

17ème Université du Secteur Langues du GFEN

En classe de langues, (se) jouer des contraintes, bousculer les modèles

Bonjour à toutes et à tous,

Je vous souhaite la bienvenue à cette 17ème Université d'été du Secteur Langues. Une fois encore, la ville de Vénissieux nous accueille au sein de l'Ecole du Centre et nous la remercions chaleureusement, ainsi que la directrice de l'école qui a permis notre venue dans ces locaux.

Malgré mon optimisme naturel, force est de constater que l'on vit dans un monde qui va mal : multiplication des conflits armés, montée des partis d'extrême-droite dans plusieurs pays en Europe et hors Europe,

Si j'en crois mon quotidien immédiat, la situation n'est pas plus brillante dans les établissements scolaires : multiplication des cas de phobies scolaires, stratégies d'évitement des cours ou des évaluations, explosion des absences des élèves (y compris quand ils sont physiquement là). Le dernier rapport de Santé Publique France est édifiant quant à la santé (ou mauvaise santé) mentale des adolescents et adolescentes aujourd'hui¹.

Face à cela, les enseignants et enseignantes sont parfois résignés, parfois en colère contre l'institution, les collègues, les élèves, parfois extrêmement déprimés.

Au GFEN, nous faisons ce constat d'un moment de grande tension et de mal-être. Néanmoins – contrairement à ce que laisse penser cette introduction – nous n'avons pas voulu sombrer dans le fatalisme ou la résignation. Au contraire, nous avons voulu proposer ce qui nous a toujours permis d'avancer : un moment de réflexion collective, de confrontation à des situations complexes, des moments de créations. Nous croyons fortement qu'il est urgent et essentiel d'adopter la posture que Philippe Perrenoud décrit ainsi “un désir de comprendre ce qui se passe dans son travail, la force de refuser la fatalité, le courage d'affronter ses propres ambivalences aussi bien que les résistances des autres”².

Cette année, une de mes collègues ici présente s'est trouvée dans une situation difficile avec des élèves qui remettaient en cause son autorité et l'attaquaient personnellement. Quand elle nous a raconté ce qui s'était passé et sa réaction, elle a eu ces mots qui m'ont frappée : elle s'est dit “et nous c'est quoi nos armes ? Nos armes pour répondre aux attaques qu'on peut nous faire, c'est les mots”.

Avec cette remarque, pour moi, elle visait juste : car nos armes pour résister et transformer ce monde qui ne nous convient pas, ce sont les mots que l'on lit, ceux que l'on dit, ceux qu'on partage autour d'une oeuvre apportée par un ou une enseignante ou créée par nos pairs.

Toutefois, et j'en viens enfin aux contraintes et aux modèles qui sont au coeur de cette Université d'été, si les mots sont des armes ils sont à manier avec une infinie précaution :

1 <https://www.santepubliquefrance.fr/presse/2024/sante-mentale-et-bien-etre-des-adolescents-publication-d-une-enquete-menee-aupres-de-collegiens-et-lyceens-en-france-hexagonale>

2 Perrenoud P. (2005) Assumer une identité ré-flexive

https://www.unige.ch/fapse/SSE/teachers/perrenoud/php_main/php_2005/2005_01.html

Il y a les mots qui lassent... les apprenants qui n'arrivent pas à saisir l'intérêt des textes qu'on leur apporte... et les collègues qui peinent à se plonger dans les textes des programmes et des B.O qui ne font pas sens pour eux.

Mais aussi, les mots qui trompent... les apprenants quand les évaluations se changent en contrôles et les collègues quand les heures d'enseignement se changent en examen permanent, le fameux contrôle continu du lycée.

Il y a aussi les mots qui restent... ceux qui marquent les apprenants et façonnent leur vision d'eux-mêmes, et ceux que prononçaient nos enseignant.e.s et qui façonnent notre pratique de professeur.e.s (que ce soit pour s'y conformer ou pour les rejeter).

Enfin, il y a les mots qui font avancer... ceux que les apprenants écrivent ou prononcent à propos d'un travail réalisé afin de prendre conscience du chemin parcouru, ceux que les collègues reçoivent lors d'échanges riches avec les apprenants ou avec d'autres collègues.

Ce n'est donc pas un hasard si l'intitulé de cette UE “(Se) jouer des contraintes, bousculer les modèles” nous a été soufflé par la préface à la *Grammaire de l'Imagination*³ de Gianni Rodari. En effet, à l'occasion des 100 ans de la naissance de l'écrivain italien, Alain Serres lui rend hommage et nous dit ceci en vers libres :

“à l'heure où nos imaginaires sont soumis
à des arborescences calibrées, canalisées par
des labyrinthes numériques auxquels
il est difficile d'échapper,
nous avons besoin de Rodari
Il nous contraint à aimer nous jouer des contraintes,
à bousculer les modèles [...]”⁴

Et ce même Rodari, au début du même ouvrage, nous précise qu'il l'a écrit pour toutes celles et ceux qui voulaient donner à l'imagination toute sa place dans l'éducation. Il nous précise “à ceux qui savent à quel point la parole peut avoir une valeur de libération. 'Tous les usages de la parole pour tout le monde' [...]. Non pas pour que tout le monde devienne artiste mais pour que personne ne reste esclave”⁵.

Se jouer des contraintes, bousculer les modèles invite donc à une université joyeuse et irrévérentieuse, à se libérer de ce qui nous pèse pour enfin penser avec et contre ce qui nous façonne, ce qui nous limite.

Bonne UE à toutes et à tous.

Eva Rosset (Vénissieux – 22 août 2025)

3 RODARI, Gianni, *Grammaire de l'imagination*, Rue du monde, 1997

4 RODARI, Gianni, *Grammaire de l'imagination*, Rue du monde, 1997, p.4

5 RODARI, Gianni, *Grammaire de l'imagination*, Rue du monde, 1997, p.21